

FÉLICIEN MARCEAU

CHASSENEUIL

roman

nrf

GALLIMARD

CHASSENEUIL

Œuvres de
FÉLICIEN MARCEAU

urf

CHASSENEUIL.

CASANOVA OU L'ANTI-DON JUAN.

CHAIR ET CUIR.

CAPRI PETITE ÎLE.

L'HOMME DU ROI.

BERGÈRE LÉGÈRE.

Chez d'autres éditeurs :

EN DE SECRÈTES NOCES.

FÉLICIEN MARCEAU

CHASSENEUIL

ou

LA NOUVELLE MÉLUSINE

roman

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Tous les personnages de ce roman sont fictifs et n'ont aucun rapport avec des personnes vivantes ou décédées; et toutes coïncidences éventuelles sont fortuites et intentionnelles.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1948.

I

ET sans cesse, dit le démon, sans cesse ce regard de Dieu posé sur moi. Comment les hommes font-ils pour oublier que Dieu les regarde ? Je voudrais bien connaître leur secret. C'est vrai qu'ils ont les arbres et leur feuillage et les enfants et les meubles, les murs, les portes, les soucis, les dimanches et les enterrements. Ils s'y enfoncent la tête jusqu'au cou. Cela leur permet d'oublier Dieu. Mais, moi, je vois au delà des murs et des arbres et sans cesse je vois le long regard bleu dont Dieu m'enveloppe de toutes parts. C'est affreux. Je ne suis jamais seul. Croit-on que ce soit commode de travailler dans ces conditions ? Je me souviens d'une famille, tenez, dans le Lot-et-Garonne, où tout le monde vivait sous le

regard d'une grand'mère, une vieille femme qui ne bougeait plus de sa bergère, qui ne lisait pas, qui n'aimait pas tricoter, qui détestait les patiences, qui regardait, simplement. Ils en étaient tout gauches, tout contraints, tout empêtrés. Ils finissaient par pécher sans savoir pourquoi. Une des filles s'est enfuie avec un homme qu'elle n'aimait pas, uniquement pour échapper à ce regard. Je voudrais bien fuir, moi aussi. Derrière moi, il y a un mur et, debout contre mon mur, je bataille tout seul comme un d'Artagnan. Je bataille au hasard, contre qui, je me le demande. Et le regard de Dieu est posé sur moi comme un phare. Il m'aveugle. Il me fait tomber les armes des mains. Un rien et me voilà sans force. Les hommes savent-ils à quel point il est facile de m'échapper ? Un signe de croix, un bout de prière marmonné sans y penser, un souvenir, un visage de maman évoqué un instant, une pensée un peu forte et je reste là, tout bête, comme un chat qui s'est brûlé la patte. Les prêtres disent que je suis partout. C'est vrai. Mais Dieu, lui aussi, est partout et, sous son regard, rien ne m'est facile. Les hommes m'échappent plus souvent qu'on ne le croit. Je grogne, je proteste. De quoi te plains-tu ? dit Dieu, les hommes sont libres. Je le crois bien ! Libres de m'échapper surtout. Je la hais, leur liberté. Que Dieu ne les laisse-t-il à leur

pesanteur ? Ils viendraient tous à moi. Je ne serais pas obligé d'être partout à la fois, pas obligé de peser de toutes mes forces sur leurs pauvres petits désirs, pas obligé de m'occuper à la fois de ces vendeuses qui hésitent en portant leur recette à la caisse, de ce jeune garçon qui ne se décide pas à franchir une porte cependant entr'ouverte, de ce banquier qui tremble de falsifier son bilan. Ce n'est pas tout de susciter une tentation. Il faut encore que les hommes y succombent. Ce n'est pas si facile. Ils voudraient bien, cependant. Et ils n'osent pas. Dieu est partout. Dans leurs peurs, dans leurs superstitions, leurs timidités, leurs gendarmes. Partout des obstacles. Et pas un qui ose vraiment m'invoquer, m'appeler à son secours. Je n'ai pas de culte, moi. Pourquoi ? Mon Dieu, disent-ils, à propos de rien, à propos de bottes. Pas un qui dise : Satan ! Jamais. Ou si rarement. Des philosophes stupides, des tribuns dérisoires ont réussi à fonder des religions, des partis. Moi, Satan, je n'y suis pas arrivé, à quoi cela tient-il ? Pourquoi les hommes ne m'appellent-ils pas plus souvent ?



II

AH ! j'en ai des choses à vous raconter, dit Le Guilherné en arrivant sur la terrasse. Figurez-vous... Oh ! pardon, bonjour, Madame. Avez-vous bien dormi ?

Et il penchait sa taille de roseau pour un baise-main hâtif.

— Bonjour, mon cher.

Et il tendait la main. Robilart et le comte de Crinot la prirent sans plaisir. Le Guilherné ne tendait jamais qu'une main fondante, deux ou trois doigts qui, dès qu'ils touchaient les vôtres, semblaient se dissoudre, disparaître.

— Je ne suis pas loin de croire... Mais je ne puis pas vous raconter cela ici.

Il jetait un regard peureux sur les gens qui les entouraient.

Ils étaient bien une dizaine, penchés sur la balustrade, à rire, à s'étonner, à interpeller les trois cygnes qui, sur l'eau verte des douves, arrivaient en ronflant du bec. C'était un des rites de la maison et la grande distraction de la journée : après le déjeuner, on allait jeter du pain aux cygnes. On en emportait de la salle à manger. M. Albert, le maître d'hôtel, n'était pas content. Il réprouvait ce gaspillage. Il se postait à l'entrée de la salle à manger et, au passage, regardait les mains des clients. Mais tous conspiraient contre lui. Le vieux monsieur de Lambret avait la malice de l'appeler à sa table pendant que son compère, le comte de Tannin, l'ancien ministre à Caracas, s'esbignait en douce, des bouts de pain plein les poches. Ou bien un des enfants, un vrai, volait une des corbeilles pleines qui attendaient dans l'office. M. Albert revenait, comptait ses corbeilles, se frappait le front avec désespoir. Il rentrait dans la salle à manger, le visage soucieux. En passant devant la table de M. Gonard, il ralentissait. « Je crois que M. de Tannin vous a encore joué un tour », disait Gonard entre haut et bas. Toute réunion d'hommes compte son délateur. Dieu sait cependant si les clients d'un hôtel ont généralement penchant à former un front commun. Il est vrai que ce n'était pas précisément un hôtel. M. Albert penchait sa tête d'Espagnol

déteint. Où allait-on s'il fallait se défier du comte de Tannin ? Il poussait une pointe jusqu'à la fenêtre du fond d'où l'on voyait la terrasse. Las ! c'était vrai. Le vieux comte, l'œil brillant sous ses gros sourcils, se livrait à une véritable débauche. Il jetait du pain à la cadence d'une mitrailleuse.

La malice était de le jeter assez loin des cygnes. Les carpes émergeaient alors des vertes profondeurs de l'eau, happaient le pain avec un bruit de bouches, un bruit de baisers humides, de gros baisers provinciaux. On se serait cru à un enterrement, à une première communion. Les cygnes arrivaient dare-dare, l'air renfrogné. Ils piquaient du bec. Les carpes disparaissaient, emportant dans leurs palais sous-marins de gros morceaux que parfois, par inadvertance, elles lâchaient et qui remontaient à la surface quelques instants plus tard, à un endroit inattendu. Ou bien, lorsque le morceau était un peu gros, les cygnes n'arrivaient pas à l'avaler d'un seul coup et les carpes venaient le mordiller jusque dans leur bec. Les cygnes se fâchaient, émettaient ce ronflement rauque qui, chez eux, signifie grande colère, se consolait en buvant un peu d'eau. Ils tendaient le cou comme un robinet de grand hôtel, promenaient le bec à la surface de l'eau, faisaient un bruit de gargarisme auquel, à l'autre bout des douves, répon-

dait une grosse rumeur pataude. C'était un canard de Barbarie, affriolé par le spectacle, et qui se jetait à l'eau, qui arrivait à toutes rames, lourd, grossier, insolent. Sur la terrasse courait un frisson d'impatience. Ce canard était célèbre par la vivacité de son caractère. Pour peu qu'on arrivât à le fâcher, on assistait à de véritables rixes. A cet égard, M. de Lambret possédait toute une tactique. Il jetait son pain à égale distance entre le canard et un des cygnes. Le canard se précipitait mais, avantagé par la longueur de son cou, le cygne lui cueillait le pain sous le nez. La première fois, le canard ne disait rien ; à la seconde, il se fâchait, s'élançait sur le cygne, lui mordait la queue. Le cygne s'enfuyait en ronflant, dans un grand remous, laissant parfois une plume dans la bagarre. Sur la terrasse, il y avait une houle de plaisir. « Vas-y, Gédéon », criait M. de Tannin au comble du bonheur. Le canard était-il conscient de son succès ? Il levait la tête, gonflait ses bajoues rouges.

Les cygnes passent pour avoir mauvais caractère. Réputation surfaite. Ou alors c'est que, acariâtres, ils ne sont pas toujours très courageux. Ceux-ci, pour rien au monde, n'eussent attaqué le canard. Ils se contentaient de le toiser avec haine, de ronfler rageusement, d'avancer le bec comme pour le mordre mais sans jamais oser passer aux actes, comme un

enfant devant un pot de confitures, comme une dévote devant le péché, comme un ambitieux en face d'un pouvoir qu'il sait fatal. Le canard s'en moquait. Il regardait les cygnes avec l'assurance insolente de l'employé derrière son guichet.

— Merci pour votre *Figaro*, dit Mlle de Vertus de sa voix de nez. Il était très agréable. Mon Dieu, mon petit Crinot, poursuivit-elle, vous avez des mains d'étrangleur. Ma parole, on a envie de les essayer.

Sa voix éclatait comme celle du canard. Crinot n'était plus d'âge à être appelé mon petit Crinot, mais la quarantaine de Mlle de Vertus lui permettait de braver, au moins dans ses mots, l'honnêteté.

— Carpe, Carpe, sois carpe, connais le poids d'une carpe, récita M. de Lambret.

On connaît les vers de Valéry : palme, palme, sois calme... M. de Lambret les accommodait à toutes les sauces.

— C'est pour moi que vous dites cela ? dit Mlle de Vertus.

Lambret se mit à rire en frappant les dalles de sa canne comme un vieux pivert jovial.

— Eh non, j'en étais à mille lieues, mais maintenant que vous m'y faites penser...

Robilart prit le bras de Le Guilherné et le lui serra affectueusement, une expression ravie

sur son visage de bon chien obligeant. C'était son habitude. Il parlait peu mais, pour manifester son estime, son amitié, il n'hésitait pas à vous passer la main dans le dos, à vous serrer l'épaule. C'est tout juste s'il ne vous prenait pas par la taille.

— Il faut que je vous raconte... dit encore Le Guilhéné.

Mais c'est en vain qu'il essayait d'arracher ses amis aux joies paisibles de la terrasse.

Il faisait chaud. Au delà des douves, s'étendait une immense pelouse rayée par les ombres longues des trois wellingtonias. Mme de Tannin traversait la pelouse en traînant son transatlantique. Elle marchait comme les femmes de 1900, le buste en avant, le derrière rejeté en arrière, les épaules raides. Sur la terrasse, l'agitation diminuait. M. Cheverny racontait une anecdote ayant trait à la verdunisation des eaux. On manquait de pain. M. de Lambret essayait de convaincre Mme Robilart d'aller en chercher encore dans la salle à manger. Il en profitait pour lui caresser le bras. Mme Robilart était une grande fille, fraîche comme l'eau, du lait sous la peau, brune, le regard un peu borné, éclatante dans sa robe bleue où, dans le haut, de petits crevés laissaient entrevoir une chair délicate. « Allons, disait Lambret, vous pouvez bien rendre ce service à un vieillard. M. Albert

m'enverra promener. Tandis qu'une jolie femme comme vous... » Il se mettait à rire. M. de Lambret riait pour un rien, d'un rire entendu, malin. Mme Robilart se défendait. Son mari souriait, mais avec un regard en dessous sur la main de Lambret. Il ne pouvait pas se fâcher. Lambret avait été au régiment avec l'oncle de Mme Robilart. Il avait bien soixante-quinze ans. Cela lui donnait droit à de petites privautés. Et il n'était pas dans le caractère de Robilart de se fâcher.

Là-dessus, la petite Paulette Cheverny revint avec une corbeille de pain qu'elle venait de voler à l'office. On lui fit une ovation. Mme Robilart prit un gros croûton et — comme le joueur qui risque sa fortune sur un numéro — elle le lança tout entier. « Diable ! vous aimez les sensations fortes », dit Crinot. Cygnes, carpes, canard, il y eut une ruée sur le croûton. Les grosses bouches des carpes affleuraient comme des fleurs vénéneuses. « Oh ! regardez, cria Mme Robilart, regardez cette carpe. Elle est énorme. » Une grand'mère carpe venait de passer à la surface et les cygnes eux-mêmes, de stupeur, s'étaient arrêtés.

— Elle a bien deux cents ans, dit Crinot.

— Erreur, dit M. de Lambret. Les carpes centenaires, c'est une légende. Elles dépassent rarement la soixantaine.

— Cependant à Fontainebleau...

— Et au Petit Trianon.

— En Argentine, commença Crinot.

Mais on ne l'écoutait pas. Dans l'excitation du jeu, Paulette venait de laisser tomber la corbeille dans l'eau. Il y eut un brouhaha. « Que va dire M. Albert ? Une corbeille en argent. » M. de Tannin et Crinot s'éloignèrent prudemment, tandis que Paulette et son frère détachaient la barque. Du haut de la terrasse, on s'intéressait au sauvetage. Robilart, qui était l'obligeance même, alla chercher un râteau pour racler le fond. Les douves étaient peu profondes, heureusement. Il suffisait d'un mouvement un peu appuyé pour que les rames touchassent la vase. Mais l'eau était d'un vert opaque, d'un vert de marbre. Ce n'était pas commode de chercher quelque chose là-dedans. C'était en vain que Paulette promenait son râteau.

— Il faudrait chercher plus loin, dit Crinot qui était revenu. Les objets peuvent bouger sous l'eau. J'ai eu un camarade qui s'est noyé dans l'Oronto. Son corps a été retrouvé à plus de cent mètres de l'endroit où on l'avait vu disparaître.

— Dans l'Oronto, il y a du courant.

Mais M. de Tannin s'affolait de voir Paulette qui, penchée sur le bord de la barque, enfonçait le bras dans l'eau jusqu'à l'épaule.

— Paulette, criait-il d'une voix étranglée.

ROMANS

Janvier-Juillet 1953

GEORGES AUCLAIR

Une Vie barrée

GABRIEL AUDISIO

Le Colombier de Puyvert

ANDRÉ BAY

La Fonte des Neiges

MAURICE BLANCHOT

Celui
qui ne m'accompagnait pas

GASTON BONHEUR

Tournebelle

PIERRE BRISSON

Sycorax

JOSÉ CABANIS

L'Auberge fameuse

GABRIELLE CABRINI

Le Roi Déodat

MADELEINE CARDUNER

Les Jours de notre Enfance

RENÉ-JEAN CLOT

Le Mât de Cognac

JEAN-LUC DÉJEAN

Les Voleurs de Pauvres

ANDRÉ DHOTEL

Les premiers Temps

JEAN-MARIE DUNOYER

Les Principes d'Archimède

JEANNE GALZY

L'Image

JEAN GENET

Œuvres complètes, III
Pompes Funèbres
et *Querelle de Brest*

JEAN GIONO

Le Moulin de Pologne

ROGER GRÉNIER

Les Monstres

RAYMOND GUÉRIN

Les Poulpes

LOUIS-PAUL GUIGUES

Lisbeth

FRANZ HELLENS

Mélusine

PIERRE HERBART

L'Age d'Or

JACQUES DE LACRETELLE

Deux Cœurs simples

LILIANA MAGRINI

La Vestale

ROBERT MARGERIT

La Femme forte

RENÉ MASSAT

Le Panier à Salade

ROBERT MERLE

La Mort est mon Métier

DICK MEYER

Isabelle

ZOÉ OLDENBOURG

La Pierre angulaire

JEAN RÉHAL

Solo

HENRI-PIERRE ROCHÉ

Jules et Jim

MAURICE SACHS

Abracadabra

NATHALIE SARRAUTE

Martereau

NICOLE VEDRÈS

Les Cordes rouges

Extrait de la publication